



www.comptoirliteraire.com

présente

“La critique de “L’école des femmes””

(1663)

Comédie en un acte (sept scènes) et en prose

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici :

-un résumé

-un commentaire (page 3).

Résumé

Scène 1

À Uranie qui *«aime la compagnie»*, Élise dit préférer qu'elle soit *«choisie»*, et lui demande de la *«défaire»* du Marquis dont elle n'apprécie pas les *«turlupinades perpétuelles»* et le *«jargon obscur»* qui est à la mode.

Scène 2

Est annoncée Climène qu'Élise voit comme *«la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner»* et une *«précieuse»*.

Scène 3

Climène revient de la représentation de *“L’école des femmes”* qui lui a donné un *«mal de cœur»* et a mis sa *«pudeur en alarme»* tant la pièce présente *«d’ordures et de saletés»* ; ainsi elle mentionne *«la*

scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce qu'on lui a pris», se scandalisant de «ce "le"». Comme la pièce a plu à Uranie, elle lui reproche sa «*délicatesse d'honneur*», tandis qu'Élise considère aussi que «ce "le" est insolent au dernier point» et fait des compliments à Climène qui sont en fait des moqueries, ce dont elle se rend compte, ce qui la fait s'agrir.

Scène 4

Malgré l'opposition de Galopin, «*le petit laquais*», qui est désavoué par Uranie, se présente le Marquis qui, lui aussi, a vu «*L'école des femmes*», qu'il qualifie de «*la plus méchante chose du monde*», se plaignant de la foule qui a failli l'étouffer à la porte, lui ayant «*marché sur les pieds*» et dérangé ses «*canons*» et ses «*rubans*».

Scène 5

Survient Dorante qui entre aussitôt dans la discussion sur la pièce en déclarant : «*J'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.*» Le Marquis indique l'avoir trouvée «*détestable du dernier détestable*» parce que le parterre eut de «*continuels éclats de rire*». Dorante la soutient, affirmant que «*le bon sens*» ne dépend pas de la classe sociale ; qu'il faut, pour bien juger, «*n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule*», et posséder «*les termes de l'art*». Le Marquis propose de demander l'avis de Lysandre dont Uranie dit qu'il tient toujours à prendre «*le contraire parti*». Puis le Marquis mentionne «*la marquise Araminte*» qui, pour Dorante, est une femme qui, avec l'âge, est devenue scrupuleuse en matière de morale et de langue. Comme Élise dit avoir changé d'avis sur la pièce qu'elle trouve désormais «*indéfendable*», Dorante est prêt à se dédire ; mais elle veut qu'il le fasse «*pour l'amour de la raison*».

Scène 6

Survient Lysidas, un dramaturge qui se vante de la pièce qu'il vient d'écrire. Dorante doit se défendre d'avoir changé d'avis pour plaire à Élise. Lysidas est lancé sur le sujet de «*L'école des femmes*», mais se retranche dans la «*circonspection*» que doit avoir un auteur par rapport à un autre ; cependant, poussé par Dorante, il indique que la pièce «*n'est pas approuvée par les connaisseurs*». Le Marquis signale que «*tous les autres comédiens qui étaient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde*». Uranie dit ne pas s'être sentie concernée par cette «*satire*», approuvée en cela par Climène qui, cependant, proteste contre les propos de la pièce au sujet des femmes sans voir que Molière fit parler «*un ridicule*». Élise ne saurait «*digérer*» «*"le potage" et la "tarte à la crème"*», et le Marquis ne fait que répéter «*tarte à la crème*» sans toutefois pouvoir rien expliquer. Élise invite Lysidas à «*donner quelques petits coups de sa façon*», et il exprime alors son mépris pour les «*comédies*» au regard des «*pièces sérieuses*» ; tandis qu'Uranie défend à la fois la tragédie et la comédie, Dorante considère qu'il est facile de faire des tragédies et difficile de «*peindre d'après nature*» ; que «*c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens*». Comme Lysidas évoque «*la cour*», Dorante fait l'éloge du goût des courtisans par rapport au «*savoir enrouillé des pédants*» et aux différents excès commis par les auteurs. Lysidas, en le qualifiant de «*protecteur*» de Molière, se dit prêt à montrer «*cent défauts*» de la pièce ; selon lui, elle «*pêche contre toutes les règles de l'art*». Mais Dorante, soutenu par Uranie et Élise, n'y voit que «*quelques observations aisées*», l'essentiel étant «*de plaire*», et ajoute «*qu'elle ne pêche contre aucune des règles*». Lysidas, sortant de «*grands mots*» techniques, est prié d'«*humaniser son discours*» ; soutenu par le Marquis, Climène et Élise, il prétend que, «*dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions*» et que «*tout consiste en des récits*», il estime que «*la scène du valet et de la servante*» est «*d'une longueur ennuyeuse*», qu'il ne faudrait pas qu'Arnolphe soit généreux avec Horace ; il conteste «*le sermon et les "Maximes"*» ; il pense que Molière, qui tient le rôle d'Arnolphe, exagère avec «*ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules et ces larmes niaises*» ; il termine en prétendant laisser «*cent mille autres choses*». Dorante défend les récits, la mention «*des "enfants par l'oreille"*», le fait qu'Arnolphe «*soit ridicule en de certaines choses et honnête homme en d'autres*», la scène avec les domestiques qui sert à montrer qu'il est «*partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions*», «*le discours moral*» et le «*transport amoureux du cinquième acte*». Le Marquis signifie encore son opposition en chantant «*La la la...*».

Uranie constate que toute cette conversation «*pourrait bien faire une petite comédie*», et propose à Dorante d'en faire «*un mémoire*» à présenter à Molière «*pour le mettre en comédie*» car «*il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.*» Dorante se demande «*quel dénouement*» elle pourrait avoir.

Scène 7

Le dîner sera le dénouement où «*on disputera sans que personne se rende*», ne change d'avis.

Commentaire

La nouveauté, la hardiesse et le succès de «*L'école des femmes*» avaient suscité une cabale contre Molière appelée la «querelle de «*L'école des femmes*», inspirée peut-être par Corneille, animée par des écrivains jaloux comme Boursault et Donneau de Visé, groupant aussi les comédiens rivaux de l'«Hôtel de Bourgogne» (désignés en 6 par «*les autres comédiens*») et, surtout, des dévots.

D'abord, Molière se garda bien de répondre aux accusations le plus souvent farfelues de ses détracteurs. Mais Louis XIV, qui était fatigué de ces attaques et de ces insultes contre son dramaturge préféré, lui demanda de le faire. Sachant qu'on préparait des pièces contre la sienne, encouragé par la faveur que lui portait le roi, il passa à l'attaque, et, le 1^{er} juin, fit jouer «*La critique de "L'école des femmes"*».

C'est une véritable pièce de théâtre du fait de :

- Ses personnages bien dessinés qui discutent de la pièce, et se divisent entre ceux qui l'ont détestée et ceux qui l'ont appréciée :

- L'ont détestée :

- Climène, qui est, chez Molière, une troisième précieuse à peine moins ridicule que Cathos et Madelon des «*Précieuses ridicules*», et dont le portrait est cruel : «*Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules, et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paraître plus grands.*» (1). Élise souligne de manière hyperbolique sa sottise, et la traite de «*précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification*» (2), ce qui laisse entendre que Molière aurait admis qu'il pourrait y avoir une bonne préciosité ; surtout, pudique et susceptible, elle dit être malade du fait des «*ordures et saletés*» qu'elle a entendues ; elle se dit scandalisée par d'innocentes syllabes d'innocentes syllabes et, surtout, par le suspense du «*le...*» ; elle annonçait l'Arsinoé du «*Misanthrope*».

- Le Marquis, qui, sot, prétentieux et arrogant, blâme la pièce paradoxalement de façon farcesque parce qu'elle plaît au parterre populaire (en 6, il parle de «*pommes*» parce qu'on en vendait obligeamment aux portes des théâtres pour qu'elles soient jetées sur les comédiens qui déplaisaient). - Surtout, Lysidas, auteur pédant qui, jaloux du succès de la pièce (on a pu penser que le personnage pouvait avoir pour clés Donneau de Visé ou Boursault, ennemis de Molière), s'indigne de l'insuccès des pièces sérieuses (les tragédies) alors que les «*bagatelles*» et les «*sottises*» de Molière font courir tout Paris ; qui se fait fort de montrer que la pièce a «*cent défauts visibles*» (6). Son portrait allait fournir quelques traits pour celui de Trissotin.

- L'ont appréciée :

- Uranie, la maîtresse de maison qui se montre avant tout pleine de bon sens et conciliante.

- Dorante, aristocrate (le Marquis l'appelle «*Chevalier*» ; il se place parmi «*les gens de Cour*», se plaignant de ceux qui «*font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous*», et, dans les mêmes termes que Clitandre dans «*Les femmes savantes*», il venge bien la Cour des mépris de M. Lysidas), homme posé mais ferme défenseur de la pièce et de Molière dont il est le raisonnable porte-parole ; il a la partie belle, souriant en honnête homme aux ridicules de Climène et du Marquis ; argumentant seulement, avec bon sens et naturel, contre Lysidas ; grâce à lui, Molière se défend à

droite et à gauche, loue la Cour, berne les marquis, flatte le parterre, raille les pédants, attaque avec une pointe de paradoxe la tragédie, range la comédie parmi les genres sérieux du fait de sa quête du vrai ; s'il affirme que la seule règle est de plaire au public, il se fait fort de prouver que "*L'école des femmes*" ne pèche contre aucune des règles ; il est vrai qu'il entendait par règles non les préceptes des doctes mais les réflexions du bon sens.

Entre les deux partis, Élise, qui est franche et naturelle, se plaît à jouer le rôle d'agent provocateur, se moque de la prude Climène, et de Dorante ; il y a en elle une Célimène (dans "*Le misanthrope*") qui fait ses griffes.

On peut s'étonner des mentions qui sont faites de Lysandre et d'Araminte (5), personnages qui, pourtant, ne se présentent point. Mais le portrait d'Araminte annonçait le personnage d'Arsinoé du "*Misanthrope*" ; sa volonté d'épuration des sonorités malséantes de la langue allait réapparaître dans d'autres pièces de Molière : "*La comtesse d'Escarbagnas*" et "*Les femmes savantes*".

À la fin, personne n'a changé d'avis, chacun étant, observation pertinente, persuadé d'avoir raison ! Si Molière se servit du ridicule pour railler les réactions de ses adversaires ; si la prude Climène, le snob Marquis, le pédant Lysidas sont des figures de théâtre traitées en farce auxquels s'opposent les interventions discrètes d'Uranie et surtout les discours éloquents de Dorante, tous deux défenseurs de "*L'école des femmes*", qui expriment sa pensée, il se défendit de l'accusation de moquerie à l'égard de personnes réelles, qu'on lui avait déjà faite à propos des "*Précieuses ridicules*", en expliquant qu'il s'en prenait à des types sociaux.

-Après des scènes qui ne sont qu'un hors-d'œuvre, on assiste au déroulement progressif d'une discussion (surtout en 6) que, finalement, par un tour subtil on décide de présenter à Molière pour que, bel exemple d'ouroboros, il en fasse la pièce même qu'on a vue ou qu'on a lue ! Il reste que le dénouement est, comme souvent chez Molière, artificiel !

Dans cette pochade en forme de conversation animée mettant aux prises partisans et adversaires de Molière, de son art et de sa manière, il réunit diverses formes du comique, de la farce à l'ironie, les nuances des caractères, la satire des mœurs, la force incisive du trait, une insolente liberté.

*
* *

Au fil du texte, nous trouvons des mots et expressions propres à la langue du XVII^e siècle qu'on peut expliquer :

- «*apprêter à*» (6) : «permettre de», «prêter à» ;
- «*après-dînée*» (1) : «après-midi» ; on dînait vers midi ;
- «*blanchir*» (6) : «n'avoir aucun effet», ce qui se disait «des coups de canon qui ne font qu'effleurer la muraille et y laissent une marque blanche» ("*Dictionnaire*" de Furetière) ;
- «*branler*» (6) : «chanceler», «osciller» ;
- «*briser*» (4) : «cesser de converser sur un sujet» ;
- «*cachement*» (3) : «dissimulation» ;
- «*canon*» (4) : «pièce de toile ornée de dentelle, de rubans, qu'on attachait au-dessous du genou» ;
- «*caution bourgeoise*» (5) : «solvable et facile à discuter» ;
- «*chicane*» (6) : «objection, contestation faite de mauvaise foi» ;
- «*commerce*» (6) : «relations entre personnes» ;
- «*congé*» (6) : «permission de partir» ;
- «*contre*» : «être contre» (5) : «être assis à côté» ;
- «*d'abord*» (6) : «dès l'abord» ;
- «*diancre*» (2) : juron, altération euphémisante de «diable» ;
- «*étrange*» (6) : «qui sort de l'ordinaire» ;
- «*fronder*» (6) : «attaquer ou railler une personne, une chose généralement entourée de respect» ;

- «*se guinder*» (6) : «s'élever avec affectation» ;
- «*honnêtes gens*» : «gens du monde» ;
- «*mauvais succès*» (6) : formulation qui s'explique parce que «*succès*» désignait une issue d'une situation, quelle qu'elle soit ;
- «*méchant*» (5, 6) : mauvais ;
- «*le merveilleux*» (6) : le surnaturel ;
- «*morbleu*» (5) : juron, altération euphémisante de «mort à Dieu» ;
- «*mystère*» (6) : dans le christianisme, ce qui ne peut pas être compris si on n'a pas la foi ;
- «*point de Venise*» (6) : «dentelle à l'aiguille caractérisée par des motifs floraux» ;
- «*obligé*» (6) : «soumis à la nécessité de faire preuve d'autant de bienveillance qu'on en a reçu» ;
- «*rapsodie*» (30) : «œuvre faite de pièces et de morceaux cousus ensemble» ;
- «*rêver*» (6) : «penser» ;
- «*rompre en visière*» (3) : «rompre la lance dans la visière du heaume de l'adversaire ; d'où «attaquer», «contredire violemment, en face» ;
- «*toucher*» (6) : «peindre d'une touche habile» ;
- «*se traduire*» (6) : «se transposer» ;
- «*transport*» (6) : «forte émotion» ;
- «*turlupin*» (5) : «farceur», «personne qui fait des plaisanteries» ; d'où «*turlipinade*» (1, 6).

Signalons que «*obscénité*» (3) et «*s'encanailler*» (6) étaient des néologismes dus aux précieuses. En effet, en 3, Climène emploie le mot «*obscénité*», et Élise indique : «*Je ne sais ce que ce mot veut dire.*»

En ce qui concerne le style, on remarque :

- Les hyperboles ridicules du Marquis (il qualifie la pièce de «*la plus méchante chose du monde*», de «*détestable du dernier détestable*», nantie de «*tous les maux du monde*») ; celles de Lysidas qui se dit prêt à montrer «*cent défauts*» de la pièce, mais n'en montre en fait que quelques-uns, terminant toutefois en prétendant laisser de côté «*cent mille autres choses*» (6). Est intéressante surtout l'hyperbole, qui est aussi une antithèse, d'Élise qualifiant Climène de «*la plus sottie bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.*» (2) parce qu'elle montre à quel point c'est bien la faculté d'user de sa raison qui sépare les animaux des humains. Il reste que Dorante aussi exagère quand il fustige ceux qui s'emploient à «*assassiner les gens de leurs ouvrages*» (6).

- La tautologie du Marquis : «*Elle est détestable parce que détestable*» (5) qui ajoute encore à son ridicule !

- Les fortes images que sont «*les ébullitions de cerveau*» (5) des marquis et le «*savoir enrouillé des pédants*» (6), les expressions «*estropier les termes de l'art*» (5) ou mettre quelque chose «*pour des prunes*» («inutilement»).

Très en verve, Molière pourfendit et ridiculisa ses adversaires.

*
* *

On peut relever certains éléments d'un tableau des mœurs :

- Sont mentionnés ces lieux parisiens que sont «*la place Maubert*» (1) qui, située au bas de la "Montagne Sainte-Geneviève", était le bruyant lieu de rendez-vous des écoliers et des mauvais garçons, et «*la place Royale*» (1) qui est l'actuelle place des Vosges.

- On voit que Molière se soumet au jugement du public des théâtres sur lequel il donne des indications claires et véridiques. En effet, ce public était, selon la hiérarchie sociale de l'époque, divisé en deux groupes : les galeries et le parterre. Dans les galeries venaient s'asseoir les gentilshommes, les membres de la Cour. Au parterre, s'entassaient debout les bourgeois, les marchands, les artisans, les écoliers, les laquais. Entre ces deux groupes les relations n'étaient pas toujours bonnes, les beaux esprits des galeries méprisant la grossièreté du parterre qui avait en effet des réactions bruyantes et

l'avantage du nombre, au point qu'une pièce ne pouvait durer que si elle était soutenue par lui, tandis que la Cour ne pouvait assurer son succès que pendant quelques soirées.

Molière fait d'abord l'éloge du parterre. On assiste alors à cet échange :

«DORANTE : *Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du-monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre [assis sur la scène] un de nos amis, qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde ; et tout ce qui égayait les autres ridait son front. À tous les éclats de rire, il haussait les épaules et regardait le parterre en pitié ; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : "Ris donc, parterre ! ris donc !" Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi-louis d'or [payé par les gens assis sur la scène] et de la pièce de quinze sols [payée par les gens du parterre] ne fait rien du tout au bon goût ; que debout et assis, on peut donner un mauvais jugement ; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fieraient assez à l'approbation du parterre par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.*

LE MARQUIS : *Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu ! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hay ! hay ! hay ! hay ! hay ! hay !*

DORANTE : *Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille d'or [allusion aux "Précieuses ridicules"]. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules malgré leur qualité ; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connaître ; qui, dans une comédie se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons ; qui voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh ! morbleu ! Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose ; n'apprenez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.*

LE MARQUIS : *Parbleu ! Chevalier, tu le prends là...*

DORANTE : *Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle ; c'est à une douzaine de Messieurs qui déshonorent les gens de Cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible, et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.» (scène 5).*

Puis Molière prend la défense de la Cour :

Dorante apostrophe Lysidas : «*Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne se connaît pas à ces choses ; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, Messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres ; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la Cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir ; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes ; et sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit, qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants.*» (6).

Enfin Molière expose en pleine lumière les calomnies de la cabale qui puisait sa force dans sa démarche insidieuse. Il décida de se moquer de ses adversaires, de discréditer leurs personnes dans des portraits condamnant à l'avance leurs critiques. Ainsi Dorante se livre à une satire directe des «*beaux esprits de profession*» : «*Ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre leurs grimaces*

savantes, et leurs raffinements ridicules ; leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages ; leur friandise de louanges ; leurs ménagements de pensées ; leur trafic de réputation ; et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers» (6).

*
* *

Comme son titre l'annonce bien, *"La critique de "L'école des femmes"* fut d'abord une réponse de Molière aux attaques lancées contre sa pièce :

-On lui avait reproché le manque d'action. Lysidas prétend que *«tout consiste en des récits»*. Dorante répond : *«Il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions suivant la constitution du sujet ; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre, à tous coups, dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.»* Uranie intervient : *«Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de "L'école des femmes" consiste dans cette confidence perpétuelle ; et ce qui me paraît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente, qui est sa maîtresse, et par un étourdi, qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.»*. Le Marquis se moque : *«Bagatelle, bagatelle.»*, Climène juge : *«Faible réponse.»*, Élise renchérit : *«Mauvaises raisons.»*

-On lui avait reproché «la scène du valet et de la servante au-dedans de la maison». Lysidas se demande si *«elle n'est pas d'une longueur ennuyeuse, et tout à fait impertinente»*. Dorante répond : *«Pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison ; et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure, au retour, longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.»* Pour le Marquis : *«Voilà des raisons qui ne valent rien.»* Climène ajoute : *«Tout cela ne fait que blanchir.»* et Élise assène : *«Cela fait pitié.»*

-On lui avait reproché les plaisanteries bouffonnes. Lysidas raille : *«Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des "enfants par l'oreille" ?»* Dorante répond : *«Pour ce qui est des "enfants par l'oreille", ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe ; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.»* Pour le Marquis : *«C'est mal répondre.»* Climène déclare : *«Cela ne satisfait point.»* Élise statue : *«C'est ne rien dire.»*

Molière, au lieu de plaider coupable de gauloiserie, affronta la question, comme dans le cas du fameux *«le»* à double sens au sujet duquel il fit dire à Climène : *«Ce "le", où elle [Agnès] s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce "le" d'étranges pensées. Ce "le" scandalise furieusement ; et quoique vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce "le".»* (3), et il alla même jusqu'à retourner l'accusation contre ses critiques en faisant dire auparavant par Uranie : *«C'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.»* (3).

-On lui avait reproché la générosité d'Arnolphe à l'égard d'Horace. Lysidas se demande : *«Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace ? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, fallait-il lui faire faire l'action d'un honnête homme ?»* Dorante justifie sa conduite : *«Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses et honnête homme en*

d'autres. » Ainsi, Molière précisa la nature de ce réalisme psychologique qui fait la complexité et la vérité humaine de ses personnages.

-On lui avait reproché son impiété. Lysidas se demande : «*Le sermon et les "Maximes" ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?*» Et Dorante de répondre : «*Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites ; et sans doute que ces paroles "d'enfer" et de "chaudières bouillantes" sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle.*»

-On lui avait reproché la transformation d'Arnolphe. Lysidas se demande : «*Ce Monsieur de la Souche, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paraît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?*» Et Dorante de répondre : «*Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrais bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...? [...] Si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...*»

*
* *

«*La critique de "L'école des femmes"* fut surtout une pièce à valeur de manifeste où Molière, prouvant qu'il était parfaitement conscient de son art, put définir son projet dramatique, exposer agréablement ses idées sur le théâtre, révéler son esthétique théâtrale.

Il opposa la tragédie et la comédie :

Lysidas déclare, à propos de «*L'école des femmes*», que «*ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies*», c'est-à-dire des pièces de théâtre en bonne et due forme. Il ajoute : «*Il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses*», c'est-à-dire les tragédies. Dorante lui rétorque : «*Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?*» Uranie intervient : «*La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.*» Ce qui relance Dorante : «*Assurément, Madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre des défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter ; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.*» Cette tirade est suivie d'une attaque en règle contre l'hilarité, menée tambour battant par la précieuse qu'est Climène qui dit : «*Je crois être du nombre des honnêtes gens ; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.*» et par le Marquis qui se contente d'un «*Ma foi, ni moi non plus.*»

La tirade de Dorante est dramatique puisque le mouvement de la parole y implique celui de la pensée : il part d'une «*difficulté*» comparée, et aboutit à une supériorité de mérite.

L'argumentation du premier point s'appuie sur une critique de la tragédie qui, remarquons-le, ne porte que sur ses sujets, qui lui permettent de se hisser au «*merveilleux*», et non sur le fait que, en présentant ces fortes émotions que sont la terreur et la pitié, elle est censée plonger l'esprit des spectateurs dans la méditation et le purger de ses passions excessives (ce qu'on appelle la catharsis).

Or on peut estimer que c'est ce but moral que Molière voulait se donner en abandonnant la farce, dont les bouffonneries produisent une hilarité purement physique, jugée vulgaire et indigne par les doctes et par les «*honnêtes gens*», pour leur offrir un comique plus relevé, plus psychologique, fondé sur une observation des êtres humains, et tendant lui aussi à la catharsis, ce qui était une nouveauté (d'où la qualification d'«*étrange*» attachée à l'entreprise) et une entreprise difficile car il s'agit de concilier ces deux objectifs contradictoires que sont «*peindre d'après nature*», c'est-à-dire être vraisemblable, réaliste, et «*faire rire*», ce qui exige de déformer la réalité, de charger, d'outrer, de caricaturer, d'abaisser la réalité en trivialité. En fait, il promouvait une «*haute comédie*» qui se définirait comme peinture des travers humains dans une intention didactique de correction grâce au rire, selon la formule «*castigare ridendes mores*» («*corriger les mœurs en riant*»). Ce qu'a d'ailleurs indiqué Uranie : «*Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie ; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.*» (6).

Cette attaque contre la tragédie et cette défense de la comédie avaient une résonance personnelle. En effet, Molière ressentait quelque rancune contre la tragédie où il n'avait pas réussi ni comme comédien ni comme auteur ; las d'être ravalé au rang de farceur, il chercha à donner des titres de noblesse à la comédie, et il les découvrit très simplement dans la recherche du vrai. Faisant valoir ses mérites d'auteur et d'inventeur de la psychologie comique, il montre que l'art de la comédie est plus exigeant que celui de la tragédie. Polémiquant pour lui-même, il élargissait le débat ; mais les circonstances l'empêchaient d'atteindre une juste sérénité.

Il contesta les fameuses règles classiques.

Alors que Lysidas avait précédemment dit que la pièce «*n'est pas approuvée par les connaisseurs*», se déroule cet échange :

Lysidas : «*Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, Madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.*»

Uranie : «*Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces Messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.*»,

Dorante : *Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde ; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun ne soit pas juge du plaisir qu'il y prend?*

Uranie : *J'ai remarqué une chose de ces Messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.*

Dorante : *Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait de nécessité que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.*

Uranie : *Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent ; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.....*

Lysidas : *Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que "L'école des femmes" a plu ; et vous ne vous souciez point qu'elle soit dans les règles pourvu...*

Dorante : *Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à celui pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre, et je ferai voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.» (6).*

La tirade de Dorante mérite un commentaire.

Elle est brillante, rapide ; sous son apparente légèreté, elle expose une pensée profonde.

Elle ne porte pas tout à fait, comme on pourrait le croire à une première lecture, sur la valeur des règles, mais plutôt sur le fondement de celles-ci ou plus exactement encore sur la question de savoir s'il n'y a d'autres règles que celles qui sont un moyen de faire ressentir du plaisir, et si donc, en fin de compte, le plaisir plus que les règles n'est pas le critère et le but de l'œuvre d'art. En effet, lecteurs et spectateurs d'une œuvre d'art s'affrontent souvent sans se placer sur le même terrain : l'un, par exemple, défendra la qualité d'un spectacle en fonction de son simple plaisir, tandis que son interlocuteur le condamnera en vertu d'une certaine idée qu'il se fait du genre auquel répond ce spectacle (au XVII^e siècle, on le faisait au nom des «*règles*»). Parfois même, c'est au sein du même individu que s'opère ce déchirement entre plaisir et esprit critique, et l'on peut parfaitement aimer ce qu'on n'approuve pas au nom de son esthétique. Ce problème, banal en apparence, est agaçant en fait, parce qu'il met en jeu l'unité de l'esprit. Molière y apporta une solution éclatante de santé, de bon sens jeune, et un peu insolente ; sans nuances, il prit parti pour le plaisir et l'approbation du public, considérant qu'il n'avait pas à se soumettre à un système quand il allait au spectacle, qu'il avait le droit de s'abandonner au plaisir spontané du théâtre, que c'était finalement à lui de décider s'il avait eu ou non du plaisir.

Il s'appuya ici sur la réussite qu'il avait obtenue avec '*L'école des femmes*', en faisant dire à Dorante une tirade qui est au fond le texte polémique et un peu méprisant d'un dramaturge qui venait de triompher et qui aurait pu faire sienne cette déclaration de Juvet trois siècles plus tard : «Il n'y a pas au théâtre des problèmes, il n'y en a qu'un, c'est le problème du succès... La réussite est la seule loi de notre profession.»

D'où le ton de la tirade. Au fond, Molière ne réfute pas : il affirme seulement le résultat du bon sens et de son expérience ; et, du même coup, il adhère au grand principe classique sur lequel repose l'admiration des Anciens qui ont su bien observer, et bien déduire. Mais il n'a pas la superstition de l'Antique.

Cependant, nous ne pouvons pas ne pas remarquer que ce sont des facultés un peu superficielles que Molière constitue juges suprêmes en matière de critique d'art. En effet, est un peu inquiétant le retour de l'expression «*bon sens*». Il est vrai que, au XVII^e siècle, elle n'avait pas la valeur légèrement péjorative et banale qu'elle a prise de nos jours puisque Descartes avait pu écrire : «Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée», le «bon sens» étant donc alors la possibilité de raisonner juste et non pas, comme aujourd'hui, la faculté d'émettre de solides lieux communs. Il reste que Molière nous dit que ce «*bon sens*» découvre les règles «*aisément*», le mot revenant deux fois, et il parle aussi d'«*observations aisées*» ; on a vraiment l'impression qu'il pense que les questions d'esthétique peuvent être rapidement résolues sans aucun effort, par un mondain un peu désinvolte comme Dorante lui-même. On retrouve bien là le goût que le siècle avait, en littérature, pour la clarté, pour la facilité, en se méfiant de la raison compliquée des spécialistes. Ainsi «*bon sens*» et «*plaisir*» sont synonymes de littérature qui se fonde sur des recettes plutôt qu'elle ne va à l'essence de l'art, et de littérature qui est, de ce fait, accessible sans grand mal à l'individu de culture moyenne.

Le critère de Molière pose ces questions : à qui plaire ? à quel public ? et comment plaire ? Il a lui-même plu à divers publics et de diverses façons. Il faut remarquer que, non seulement le plaisir peut consacrer des œuvres médiocres, mais qu'il peut varier à l'intérieur d'une société selon les classes et même à l'intérieur d'un même individu (il peut tirer plaisir également, mais à des niveaux intellectuels différents, d'une tragédie et d'une farce). En outre, le critère du plaisir peut conduire à recevoir l'interprétation la plus séduisante comme la meilleure, à adopter un impressionnisme critique des plus

vagues, à aboutir au culte d'une émotion toute subjective qui ne débouche sur rien d'autre qu'elle-même.

Mais le principal danger de cet hédonisme esthétique est d'aboutir à une apologie de la flatterie du public, à une complaisance envers ses goûts les plus médiocres. Sans doute les grands classiques du XVII^e siècle ont bien résisté à cette tentation et, de toute façon, comme ils s'efforçaient de bien choisir leur public et surtout de l'élargir de l'aristocratie à la bourgeoisie, voire au peuple, il n'y avait que demi-mal s'ils flattaient quelque peu ses goûts. Mais, autour d'eux et après eux, la littérature française allait, au nom de cette esthétique du succès et du plaisir, trop s'asservir au goût de publics mondains qui allaient refuser la profondeur métaphysique, l'agrandissement épique, etc., ce qui allait être une des causes de la dégénérescence du goût au XVIII^e siècle.

Avec la tirade de Dorante, Molière montre que l'art est humain ; qu'il a besoin d'un courant qui passe entre l'auteur et le public. Or le théâtre vit du succès, car il est une fête et implique une grande sympathie entre les comédiens et un public bien déterminé, celui des «*honnêtes gens*» qui voulaient un plaisir «raisonnable» et que, pour lui, il s'agissait de satisfaire. Cela rendait compte du commencement d'une certaine démission de l'artiste.

Or il est cependant des arguments en faveur des règles qu'on pourrait sérieusement objecter à Molière et à son critère du plaisir : celle du respect des trois unités fut un moule permettant l'essor de la crise qui constitue la tragédie ; celles du souci de la vraisemblance et du respect des bienséances établissaient une conformité instructive et morale qu'attendait le public. Et reste la question du raffinement qui serait un moyen d'isoler et de préserver le beau dans sa pureté, loin du vulgaire, et serait, pour le créateur, l'imposition de fécondes contraintes le forçant à serrer de plus en plus près cette beauté rare et précieuse. Mais nous avons perdu la naïveté classique qui croyait en des règles qui ne dépendaient que d'une société et n'ont, de ce fait, qu'une valeur relative.

Si, contre les gens qui voulaient juger une pièce exclusivement d'après les règles, Molière rappela que la grande règle est de plaire, que le seul critère définitif d'une pièce est le plaisir qu'elle procure, il reste que, comme auteur, il reconnut connaître les règles et même les appliquer ; qu'il ne se fit pas tant le champion de la liberté face aux règles que le défenseur du public contre la tyrannie des «doctes». En définitive, il plaçait le débat non sur le plan de la création artistique mais sur celui du théâtre, phénomène social.

*

* *

Molière proposa donc une critique impressionniste qui était, au XVII^e siècle, celle de l'«honnête homme», et qui ne peut présenter de sécurité que dans le cas d'un public dont le goût serait naturellement pur. Sous la fiction d'une conversation de salon, il développa les idées maîtresses de son système dramatique. L'idée même de sa pièce est révélatrice du rôle qu'il assignait au théâtre, puisqu'il en appelait à la décision du public, comme devant le jury d'un tribunal.

Il formula des idées saines qui pénétrèrent encore la littérature française. Ses positions, antérieures à celle de Racine et de Boileau, constituaient le fondement même du classicisme français.

“*La critique de “L'école des femmes”*” est, parmi les pièces de polémique, une grande réussite !

*

* *

“*La critique de “L'école des femmes”*” fut créée, à la suite d'une représentation de “*L'école des femmes*”, sur la scène du “Théâtre du Palais Royal” le vendredi 1er juin 1663.

La distribution était :

Uranie : Mlle de Brie ;

Élise : Mlle Molière ; ce fut le premier rôle qu'on put attribuer avec certitude à Armande Béjart ; son esprit vif, son ironie perfide, sa coquetterie naturelle firent merveille ;

Climène : Mlle Du Parc ; c'était un rôle de «*façonnière*» dont Molière allait dire, dans '*L'impromptu de Versailles*', qu'elle s'en était «*acquittée à merveille*», alors qu'elle n'était pas du tout une précieuse prude, mais très primesautière de corps (elle était danseuse) et d'esprit ;
Brécourt : Dorante ;
Le Marquis : Molière ;
Dorante : Brécourt ;
Lysidas : Du Croisy.

Le spectacle obtint un grand succès, la recette, atteignant jusqu'à 1731 livres pour la représentation du 15 juin, ce qui fut un record !

Molière publia le texte de cette pièce que certains accusaient d'impiété avec une habile dédicace ''À *la reine-mère*'', Anne d'Autriche, qui, si elle aimait passionnément le théâtre, passait pour être la protectrice du parti dévot.

Bien que de circonstance, la pièce est assez habile et assez vivante pour être jouée encore de nos jours.

En 1663, '*L'impromptu de Versailles*' allait venir confirmer les propos de '*La critique de "L'école des femmes"*'.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca